

che de l'élégance du style de la langue visée par nombre d'écrivains d'alors.

C'est cette image nuancée et contrastée du siècle, centrée sur l'histoire des idées, que le cycle de conférences organisé par l'Extension de l'Université de Mons en 2010-2011 a tenté de donner à voir. Les textes présents dans ce volume sont une prolongation de ces conférences ; ils n'en constituent aucunement les actes. Non seulement certaines conférences ne seront pas suivies d'un texte, mais surtout plusieurs des articles ici présents approfondissent les thèmes abordés lors de ces conférences ou les traitent sous un angle quelque peu différent. Comme pour les conférences, il a été demandé aux auteurs d'offrir une introduction à leur sujet plutôt que de résumer celui-ci, afin de permettre aux lecteurs d'aller découvrir les textes de l'époque sans avoir besoin de passer par les commentateurs. Les chapitres du présent volume se veulent ainsi abordables par tous, mais cela n'implique nullement une simplification des idées ou de la pensée présentées.

DES SAVANTS EN SOCIÉTÉ : LES PENSEURS DU XVII^e SIÈCLE AU TRAVAIL

Olivier Donneau

Présents dans notre univers culturel, dans nos programmes scolaires et, naguère, sur nos billets de banque, les penseurs du XVII^e siècle évoqués ici occupent une place singulière dans notre mythologie collective. Cette singularité est accentuée par le fait que, contrairement à leurs prédécesseurs « humanistes » et à leurs successeurs « philosophes des Lumières », ils ne sont pas rangés par l'historiographie dans un tiroir conceptuel et demeurent donc des individus de plein droits.

Et quels individus ! On en fait les protagonistes d'une « histoire héroïque de la science »¹ qui, défiant les traditions religieuses et universitaires, créent de toutes pièces un savoir nouveau. Investis d'une mission prométhéenne, ils transgressent les lois divines pour offrir aux hommes le feu de la modernité. L'histoire intellectuelle traditionnelle a conforté cette image. Elle fait de ces héros des individus isolés, indépendants des contextes et de la contingence. Comme si, gagnée au cartésianisme, elle se faisait un point d'honneur de séparer les grands esprits du corps social auxquels ils sont reliés.

Ces conceptions ne sont plus les nôtres. Depuis longtemps maintenant, la nouvelle histoire intellectuelle initiée par Quentin Skinner, l'histoire culturelle et la sociologie des sciences nous invitent à réinsérer ces individus dans leur horizon culturel, politique, social et matériel.

1 Fabien CHAREIX, *Le mythe Galilée*, Paris, 2002, p. 224.

1. Horizon géopolitique

L'Europe du XVII^e siècle est marquée par les conflits religieux du siècle précédent. Les Habsbourg d'Espagne et d'Autriche la dominent politiquement et militairement pendant quelques décennies, puis la France s'impose progressivement. Si il existe une identité allemande, il n'y a pas d'Allemagne mais une mosaïque d'États formant un fragile Empire germanique qui reste rétif aux mouvements de centralisation du pouvoir que connaissent la France ou l'Angleterre. Puissance émergente, la république des Provinces Unies, que les étrangers nomment « Hollande », s'est libérée de la tutelle espagnole à la fin du XVI^e siècle. Avec l'Angleterre, elle domine les mers. De 1618 à 1648, la Guerre de Trente ans ravage l'Empire germanique. Il s'agit au départ d'un nouveau conflit religieux opposant réformés et catholiques. La situation dégénère et toutes les puissances européennes participent aux opérations militaires qui transforment les pays allemands en désert démographique et économique. La seconde moitié du siècle est marquée par les guerres que Louis XIV entreprend afin d'agrandir son territoire.

La guerre perturbe les travaux de l'esprit. Les nouvelles arrivent avec retard, les livres ne circulent plus, les voyages scientifiques deviennent impossibles.² Souvent amenés à entretenir d'abondantes correspondances internationales, les savants peuvent même être soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Henry Oldenburg, qui, en tant que secrétaire de la Royal Society, envoie des courriers à toute l'Europe savante, est ainsi accusé de révéler des secrets d'États et doit séjourner quelques temps à la Tour de Londres.³ L'actualité militaire a parfois une influence directe sur l'évolution des pensées. La Guerre de Trente ans marque le début et la fin de l'itinéraire de Descartes. Le début, car le fameux épisode du poêle rapporté dans le Discours de la méthode se déroule lors d'une campagne militaire à laquelle le philosophe participe. La fin,

2 Cf. les plaintes d'Oldenburg et Spinoza relatées par K. O. MEINSMA, *Spinoza et son cercle : étude critique, historique sur les hétérodoxes hollandais*, Paris, 1983 (1^{re} éd. néerlandaise 1896), trad. S. Roosenburg, pp. 299-300.

3 K. O. MEINSMA, *Spinoza, op. cit.*, p. 327.

car la dernière œuvre de Descartes, le *Traité des passions* (1649), est le fruit d'une rencontre avec la princesse Élisabeth de Bohême, fille de l'électeur palatin Frédéric V qui joua un grand rôle dans le début du conflit et qui dut s'exiler aux Provinces Unies avec sa famille. Leibniz, qui correspondra, lui, avec Sophie, la sœur d'Élisabeth, est né deux ans avant la fin de la guerre, au cœur des régions dévastées. Son patriotisme, sa francophobie, mais aussi ses rêves de paix religieuse, de conciliation des systèmes de pensée et de collaborations scientifiques internationales s'expliquent ainsi en partie.⁴

Les bouleversements politiques entraînent des exils qui sont l'occasion de rencontres avec d'autres penseurs. Ainsi, afin de fuir la Guerre civile anglaise, Hobbes séjourne à Paris où il se lie avec Mersenne et Gassendi. Le premier exil de Locke le conduit en France où il fréquente les disciples survivants de Descartes. Les Provinces Unies attirent la plupart des savants amenés à s'expatrier. C'est là que, en 1629, Descartes décide de s'établir. Entraîné par la disgrâce de son patron Shaftesbury, Locke doit à son tour s'y réfugier en 1682. À la même époque, Pierre Bayle, réformé français et professeur à l'académie protestante de Sedan, y fuit les persécutions religieuses.

2. Horizons religieux

Au XVI^e siècle, le christianisme éclate en cent morceaux. Rejetant la tradition religieuse médiévale qui a accumulé les médias entre Dieu et l'homme, les diverses Églises protestantes élaborent une religiosité immédiate, débarrassée des bonnes œuvres, de la hiérarchie ecclésiastique, du culte des saints et des images, voire, de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie ou de toute forme de clergé. La question centrale est, à l'origine, celle du salut. Alors que l'Église catholique estime que le croyant peut participer à son salut en faisant le bien, Luther et Calvin estiment que Dieu seul sauve par le don de sa grâce. La Réforme luthérienne prend pied au sein de l'Empire Germanique et dans les pays scandinaves.

4 Yvon BELAVAL, *Leibniz : initiation à sa philosophie*, Paris, 1969, pp. 23, 50 & 53.

Le calvinisme s'impose en Suisse, dans les Provinces Unies, en Écosse, dans certaines régions d'Allemagne et, moins largement, en France où ses adeptes sont surnommés huguenots. L'Angleterre suit une voie particulière. Sa séparation avec Rome est, au départ, indépendante de toute question doctrinale. Il s'agit de schisme et non d'« hérésie ». Ce n'est que peu à peu que l'Église d'Angleterre va adopter de nombreuses positions réformées tout en maintenant une hiérarchie ecclésiastique et un cérémonial très romain. Opposés à ce qu'ils considèrent comme un « protestantisation » incomplète, les puritains aspirent à une réformation totale de l'Église d'Angleterre. Ces tensions attisent les oppositions qui aboutissent à la Guerre civile qui ravage la Grande Bretagne de 1642 à 1651 et provoque l'exil de Hobbes.

En marge de ces puissantes Églises adossées aux États, des croyants adoptent des positions plus radicales. Les anabaptistes, tels les mennonites des Provinces Unies, rejettent le baptême des enfants et considèrent la communauté chrétienne comme une société distincte du monde extérieur. Les sociniens rejettent les notions de sacrifice et de mystère, nient la divinité du Christ et mettent ainsi à mal la Trinité. Peu à peu, ils élaborent un christianisme rationnel qui préfigure la religion naturelle des Lumières. Au XVII^e siècle éclosent de nouveaux mouvements réformés. Aux Provinces Unies, les collégiants sont des « libres croyants » issus de différentes Églises qui se rassemblent afin de prier et de réfléchir sur la nature de leur foi et des rapports qu'entretient celle-ci avec la raison.

Après le grand éclatement du XVI^e siècle, les Églises vont connaître, au siècle suivant, des tensions internes. La pierre d'achoppement est, à nouveau, la question du salut. En terre catholique s'affrontent les partisans du salut par les œuvres, souvent représentés par les jésuites, et les jansénistes, partisans du salut par la seule grâce divine. En terre calviniste, un débat similaire oppose les gomaristes aux arminiens. Ces derniers estiment que l'homme peut participer à son salut et insistent sur les bienfaits de la raison humaine qui, ne pouvant s'opposer à la foi, est capable d'expliquer les mondes physique et métaphysique.

Le contexte religieux pèse, bien évidemment, d'un grand poids sur l'élaboration des pensées. Le catholique Descartes, qui réside aux Provinces Unies, s'embarlificote bien malgré lui dans le sac de nœuds confessionnel néerlandais. Les arminiens assimilent sa philosophie. Les gomaristes la rejettent et le contraignent à la rédaction de longues apologies. Le philosophe qui rêve d'imposer son système dans les collèges de la France catholique est contraint de promouvoir son œuvre auprès des hérétiques.⁵ Désireux d'établir son orthodoxie, il tente de prouver que sa philosophie peut expliquer la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Avant lui, Galilée, catholique comme lui, avait eu moins de scrupules et avait supposé, à la façon des calvinistes, que la présence divine dans le pain consacré était symbolique.⁶ La question des modalités de la transformation du pain et du vin en corps et en sang du Christ est cruciale pour les savants catholiques, car l'explication consacrée par la tradition, la transsubstantiation, est totalement incompatible avec la science nouvelle.

Pascal est un janséniste français. Sa « seconde » carrière est principalement consacrée à l'apologie du christianisme et, plus particulièrement, de la doctrine des partisans de la grâce. Leibniz est un luthérien soucieux de rétablir l'unité chrétienne. À cet effet, il entre en dialogue avec de nombreux « papistes ». Par ailleurs, il n'hésite pas à travailler pour des princes catholiques. Newton entreprend, en cachette, des recherches théologiques qui l'amènent à adopter des positions sociniennes. Locke partage ces vues radicales. Lors de leurs rencontres, les deux hommes traitent d'ailleurs en priorité de matières religieuses. Newton reste discret et professe extérieurement, un anglicanisme impeccable, ce qui l'amène, par exemple, à participer à la supervision de la construction de la cathédrale Saint-Paul. Le huguenot Pierre Bayle, après avoir fui l'intolérance catholique du roi de France affronte, aux Provinces Unies, l'intransigeance de sa propre communauté. Est-il un impie, comme ses ennemis le prétendent, où un calviniste sincère ? La question qui divisait ses contemporains divise

5 Stephen GAUKROGER, *Descartes : an intellectual biography*, Oxford, 1995, p. 358.

6 Fabien CHAREIX, *Le mythe Galilée, op. cit.*, p. 120.

encore actuellement les chercheurs.⁷ Spinoza, « l'anomalie sauvage » de son époque, est un juif sépharade qui, après avoir rompu avec sa communauté, refuse d'adhérer à une Église chrétienne. Cette situation inouïe scandalise ses contemporains. Le philosophe fréquente par ailleurs des représentants de la Réforme radicale. Son premier cercle de disciples est composé de collégiants et de mennonites, comme le libraire Jan Rieuwertz qui édite ses œuvres après avoir déjà livré au public une traduction néerlandaise des livres de Descartes.

3. Horizons intellectuels

Les penseurs du XVII^e siècle envisagés ici ont en commun un dédain pour l'enseignement universitaire traditionnel. Galilée, qui enseigne à Pise et à Padoue, n'a de cesse de railler la doctrine officielle, ce qui aggrave son cas lors du procès de 1633.⁸ Hobbes (1603) et Locke (1652) à Oxford puis Newton à Cambridge (1661) ne sont guère assidus et, boudant les leçons, passent leur temps à lire, respectivement, des cartes du ciel, des romans et des ouvrages de sciences naturelles. Hobbes, dégoûté, abandonne après avoir obtenu le degré inférieur. Résignés, Locke et Newton subissent la totalité du cursus et entament une carrière académique. Ils consacrent alors leur temps à des recherches scientifiques qui minent les bases de l'enseignement traditionnel dont ils sont officiellement les hérauts. Blaise Pascal a plus de chance. Son père, déjà adepte des sciences nouvelles, lui évite un ennuyeux séjour dans une faculté en lui prodiguant, à domicile, un enseignement moderne.⁹

La doctrine traditionnellement enseignée dans les universités est la scolastique. Cette adaptation chrétienne de l'*Organon* d'Aristote s'est imposée au fil du Moyen Âge comme grille d'analyse unique et définitive des mondes physique et métaphysique. Horizon insurpassable, elle impose l'autorité d'Aristote et de ses commentateurs chrétiens comme référence scientifique absolue et

7 Gianluca MORI, *Bayle Philosophe*, Paris, 1999 ; Hubert BOST, *Pierre Bayle*, Paris, 2006.

8 Fabien CHAREIX, *Le mythe Galilée, op. cit.*, pp. 19 & 163.

9 Jean MESNARD, *Pascal : l'homme et l'œuvre*, Paris, 1951, p. 14.

donne à la théologie un rôle central. Le découpage disciplinaire traditionnel, qui se maintient jusqu'au début du XIX^e siècle, place sous l'égide de la philosophie les diverses branches des sciences naturelles. Le terme « philosophe » peut, dès lors, qualifier chacun des penseurs envisagés ici, même si certains d'entre eux se sont contentés d'explorer le monde physique.

Les humanistes des XV^e et XVI^e siècles contestent l'hégémonie scolastique et promeuvent un savoir littéraire basé sur l'ensemble des textes laissés par les anciens. L'éclectisme des auteurs de l'Antiquité permet de diversifier les centres d'intérêt et d'aborder toutes les disciplines. Si la nature du savoir et la nature des sources du savoir changent, le respect de la tradition demeure. Cependant, les savoirs humanistes passent rarement le seuil des universités. Privés d'un ancrage institutionnel, les adeptes des *bonnae litterae* ont créé leur lieu propre, une nation virtuelle regroupant tous les savants occidentaux. Cette République des Lettres regroupe, jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle, les savants en une gigantesque communauté. Le savoir est, au départ du moins, essentiellement littéraire. Mais, dans la mesure où les *bonnae litterae* contiennent toutes les connaissances antiques, la physique ou l'astronomie ne sont pas négligées. L'expression « les lettres » désigne d'ailleurs la totalité des disciplines scientifiques jusqu'au début du XIX^e siècle¹⁰. L'influence de l'érudition humaniste se fait sentir bien au delà du siècle suivant. Elle pose sa marque sur une première génération de penseurs du XVII^e siècle. Galilée, qui choisit le dialogue fictif comme procédé littéraire, est bien de culture humaniste. Hobbes dévore Euclide, traduit Thucydide et résume la *Rhétorique* d'Aristote.¹¹ Les libertins érudits parisiens du début du XVII^e siècle sont, à bien des égards, des humanistes attardés qui nourrissent leurs réflexions des textes anciens et qui profitent de la moindre occasion pour sillonner l'Italie.

10 Et jusqu'à la fin du XIX^e siècle pour le très conservateur *Dictionnaire* de l'Académie française. Cf. Jean-Pierre SCHANDELER, « République des Sciences ou fractures de la République des Lettres ? », in *Dix-huitième siècle*, n° 40, 2008, pp. 316 & 322.

11 Noël MALCOLM, « A summary biography of Hobbes », in *The Cambridge companion to Hobbes*, Cambridge, 1996, pp. 20 & 21.

C'est donc naturellement vers l'Antiquité que se tournent tout d'abord les savants désireux de proposer un système alternatif à la scolastique. L'œuvre d'Épicure inspire Gassendi. Le scepticisme des anciens fournit de précieux outils afin de désarticuler la doctrine officielle. D'autres traditions, plus nébuleuses, séduisent les penseurs. Les Roses Croix attirent passagèrement Leibniz et, probablement, Descartes. L'attention de ces deux savants est également retenue par l'œuvre de Raymond Lulle (XIII^e siècle), un penseur original qui tenta d'établir un langage logique universel.¹² L'alchimie séduit Newton qui lui consacre, en secret comme il se doit, un part importante de son temps.

La devise *Nullius in verba*, que choisissent Christian Huygens et la Royal Society de Londres, résume l'esprit nouveau qui s'impose peu à peu au fil du XVII^e siècle. « Sur la parole de nul », c'est ainsi que s'exprime le désir de rupture radicale avec le recours systématique à l'autorité. Plutôt que de s'appuyer sur les mots d'un autre, il faut aller vérifier soi-même, parcourir le livre ouvert de la nature et refermer les traités poussiéreux de la tradition¹³, raisonner et expérimenter. Pascal distingue les sciences de la mémoire, dont la théologie, qui s'appuient sur une base dogmatique qu'on ne peut modifier, des sciences de la raison dont les acquis doivent sans cesse être remis en question par de nouvelles découvertes.¹⁴

Les mathématiques s'imposent comme le langage universel permettant de décrypter le monde physique. Elles fournissent aux disciplines émergentes, l'astronomie, la mécanique et l'optique, un langage commun. Le désir de clarté s'impose aux matières les plus diverses. Leibniz tente ainsi de reformuler les codes de lois de façon rationnelle.¹⁵ L'effort scientifique du XVII^e siècle aboutit à une douloureuse relativisation de la place des chrétiens dans l'univers, déjà amorcée par la découverte du Nouveau monde. Le

12 Stephen GAUKROGER, *Descartes : an intellectual biography*, *op. cit.*, p. 100 ; Yvon BELAVAL, *Leibniz* [...], p. 41 ; Nicholas JOLLEY, « Introduction », in *The Cambridge companion to Leibniz*, Cambridge & New York, 1995, p. 21.

13 L'expression, célèbre, est de la plume de Galilée. Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 141.

14 Jean MESNARD, *Pascal : l'homme et l'œuvre*, *op. cit.*, p. 38.

15 Yvon BELAVAL, *op. cit.*, p. 49.

copernicienisme que promeuvent les adeptes de la science nouvelle prive notre planète de sa place centrale. En signalant l'existence d'un relief lunaire, Galilée conteste la vision cosmique aristotélicienne qui distingue la Terre des autres corps célestes consistant en des sphères lisses et lumineuses.¹⁶ Notre monde devient semblable aux autres.

Les limites sensibles de l'univers sont repoussées par le télescope et le microscope. Il en va de même des limites de l'histoire humaine. La chronologie courte imposée par la tradition chrétienne enserrait l'aventure de l'homme sur Terre entre deux bornes. En amont, la date de la création du monde peut être déduite du récit biblique qui énumère les générations séparant la naissance d'Adam et la mort du Christ. En aval, la date de la fin des temps, soumise aux spéculations basées sur l'Apocalypse de saint Jean, est moins certaine. Mais tous admettent que le temps des hommes est compté et se chiffre en milliers d'années. Isaac La Peyrère, un théologien convaincu de l'imminence de la fin du monde, suppose l'existence d'une humanité préexistant à Adam, ce qui permet d'intégrer les chronologies chinoise ou méso-américaine qui relatent des événements antérieurs à la création du monde fixée par la tradition judéo-chrétienne.¹⁷ Il ouvre involontairement la voie à de nombreux modernes qui, tentant d'élucider les origines de l'humanité, n'auront de cesse de repousser la limite placée en amont.¹⁸ Quant à l'aval, l'idée de progrès, scientifique et moral, s'installe peu à peu et permet à l'homme occidental, rendu maître de son destin, de croire en un futur illimité.

L'émergence de sciences nouvelles basées sur l'observation et sur l'expérimentation amène les savants à manipuler ou à fabriquer des objets. C'est à une réconciliation de la tête et de la main que l'on assiste. Newton réalise lui-même les outils dont il a

16 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 75.

17 René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle : nouvelle édition augmentée d'un avant-propos et de notes et réflexions sur les problèmes de l'histoire du libertinage*, Genève, 2000 (1^{ère} éd. 1943), pp. 358-362 & 420 ; R. H. POPKIN, *Isaac La Peyrère (1596-1676) : his life, work and influence*, Leyde, 1987.

18 Cf. Claudine POULOUIN, *Le temps des origines : l'Éden, le Déluge et les temps reculés : de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, 1998.

besoin. Son télescope fait l'admiration de la Royal Society et contribue à le faire connaître au sein de la République des Lettres.¹⁹ Exclu de la communauté juive sépharade d'Amsterdam, Spinoza doit renoncer à la gestion du commerce familial. Il survit en polissant des verres de lunettes, ce qui, à l'âge des microscopes et des télescopes, le relie à la communauté scientifique. Le monde devient un champ d'activité pour l'esprit savant. Pascal qui, comme Leibniz après lui, invente une machine à calculer, est également le fondateur d'une ligne d'omnibus, les Carrosses à cinq sols.²⁰ Dans le cadre de ces réalisations pratiques, savants et artisans entrent en dialogue. Les arts de faire traditionnels sont mis à profit. *L'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert qui répertorie les différentes techniques professionnelles de l'âge préindustriel est, en quelques sortes, l'aboutissement de ce vaste mouvement.²¹ Les mathématiques peuvent, dans une certaine mesure, être classées parmi les arts de faire devenus outils de la pensée. L'emploi de cet instrument comptable par la philosophie naturelle n'a rien d'évident. Descartes, lorsqu'il rencontre le scientifique néerlandais Isaac Beeckman, est surpris de constater qu'il n'est pas le seul à avoir pensé à les utiliser afin de résoudre des problèmes physiques.²²

4. République des Lettres

La République des Lettres est donc la communauté formée par les lettrés européens.²³ Point de monarque dans cet état virtuel et idéal qui prétend échapper aux contraintes sociales, nationales et confessionnelles de l'Ancien Régime. Les citoyens de la République sont placés sur un pied d'égalité. Seul le mérite intellectuel peut, en principe, distinguer une « aristocratie » au sein de la com-

19 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 273.

20 Jean MESNARD, *op. cit.*, p. 122.

21 Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien : I. : arts de faire*, Paris, 1990, éd. Luce GIARD, p. 104.

22 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, p. 69.

23 Anne GOLDGAR, *Impolite learning : conduct and community in the Republic of letters 1680-1750*, New Haven & Londres, 1995 ; Hans BOTS & Françoise WAQUET, *La République des Lettres*, Paris, 1997.

munauté. Ainsi fraternisent des fils de paysans, des bourgeois, des nobles et même des têtes couronnées. Hobbes, fils d'un misérable pasteur violent et alcoolique, peut côtoyer Pascal, fils d'un riche rentier déjà converti aux sciences nouvelles. Descartes peut correspondre avec la princesse Élisabeth de Bohême ou la reine Christine de Suède qui, toutes deux, se piquent de philosophie.

Les divergences de vues doivent être réglées sans aigreur dans le cadre d'un dialogue harmonieux. Cet idéal fait écho aux récits utopiques qui, comme la *New Atlantis* de Francis Bacon, décrivent la condition des savants dans un monde parfait et fantasmé. Mais, de la théorie à la pratique, il y a un long chemin. Comment la République pourrait-elle être soustraite à l'influence des différents religieux alors que la théologie est encore une science de plein droit et, pour beaucoup, une science souveraine ? Et comment cette communauté universelle pourrait-elle être hermétique aux rivalités nationales, en un siècle où la guerre fait partie du quotidien ? La querelle qui, pendant près de vingt ans (1699-1716), oppose Newton et Leibniz à propos de la paternité du calcul infinitésimal est d'une grande violence. Les deux protagonistes n'hésitent pas à mobiliser leurs fidèles qui échangent des pamphlets peu amènes. La querelle prend rapidement une teinte patriotique. Génie anglais et génie allemand s'opposent. Le patron de Leibniz, l'électeur de Hanovre Georges I^{er}, devenu roi de Grande Bretagne, refusera d'emporter le savant dans ses bagages de peur d'offusquer ses nouveaux sujets, gagnés à la cause de Newton.²⁴

5. Itinéraires

De nos jours, les chercheurs sont formés par les universités et sont liés à une institution, souvent universitaire, qui leur donne les moyens, matériels et financiers, de mener des travaux destinés à être publiés. La situation des adeptes des sciences et des pensées nouvelles du XVII^e siècle est, en tous points, différente. Le passage par l'université ou d'autres lieux dispensant le savoir traditionnel

24 Nicholas JOLLEY, *op. cit.*, p. 37 ; Yvon BELAVAL, *op. cit.*, p. 191 ; Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 737 et svtes.

est perçu comme une simple étape professionnelle contraignante. Les comportements évoluent au fil du siècle. En tête de cortège, Galilée et Descartes acceptent dans un premier temps l'enseignement traditionnel qu'ils combattront ensuite. Hobbes le subit avec dégoût. Ensuite, Locke et Newton tentent de profiter professionnellement d'un système qui ne peut, intellectuellement, rien leur amener. Leibniz, fils d'universitaire et animé d'une curiosité universelle, suit un cursus complet avec, semble-t-il, un certain intérêt mais renonce à une carrière académique, jugeant que son projet de réforme du savoir ne peut s'épanouir au sein d'une faculté. Pascal, représentant d'une précoce seconde génération d'adeptes des pensées nouvelles, est protégé des désagréments universitaires. La situation de Spinoza, qui a probablement effectué un passage par les facultés de Leyde, est, elle aussi, différente, dans la mesure où le cartésianisme est alors déjà enseigné aux Provinces Unies. Spinoza devient en peu de temps un éminent spécialiste de la pensée du philosophe français.²⁵

Les situations financières et les sources de revenus sont diverses. Galilée enseigne à l'université qu'il espère pouvoir purger de l'enseignement traditionnel. Il doit renoncer à son poste après son procès (1633) puis poursuit ses travaux en résidence surveillée grâce à la bienveillance des Médicis.²⁶ Hobbes jouit de la protection des Cavendish qui l'engagent comme précepteur et lui donnent l'opportunité de se consacrer à ses travaux. Après son retour d'exil, Hobbes touche, en outre, une pension royale.²⁷ Gassendi est prêtre. Ses fonctions ecclésiastiques le mettent à l'abri du besoin et lui laissent assez de temps pour travailler à ses projets. Sa situation n'a cependant rien de confortable. Alors qu'il a déjà découvert Épicure et rédigé des pamphlets anti-aristotéliens, il doit enseigner la théologie et la philosophie à de jeunes séminaristes... et est donc contraint de promouvoir en classe la philoso-

25 Parmi ses correspondants, on retrouve de nombreux anciens étudiants de Leyde (Meyer, Koerbagh, etc.) Cf. Baruch Spinoza, *Correspondance*, Paris, 2010.

26 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, pp. 80-84 & 171.

27 Noël MALCOLM, « A summary biography [...] », pp. 17 & 36.

phie qu'il critique dans le secret de son cabinet.²⁸ Gabriel Naudé entreprend des études de médecine mais n'exerce pas. L'incrédule libertin tente à plusieurs reprises d'obtenir un bénéfice ecclésiastique. Ses protecteurs successifs lui laissent l'occasion de rédiger ses traités. Le dernier d'entre eux, Mazarin, est plus exigeant. Chargé de constituer et de gérer l'énorme bibliothèque du cardinal, Naudé perd sa liberté d'auteur.²⁹

Descartes est le fils d'un conseiller au Parlement de Rennes. Sa famille dispose de terres et de rentes et a accédé à la petite noblesse. Après sa carrière militaire aux Provinces Unies et dans l'Empire, il envisage de suivre la voie familiale en devenant juriste puis décide de passer le pas en vendant ses terres et ses titres et en se retirant, à nouveau, aux Provinces Unies où il s'adonne à ses recherches. Sa fortune lui permet de vivre jusqu'à son départ en Suède où, protégé par la reine Christine, il est à l'abri du besoin.³⁰ L'itinéraire de Pascal est similaire. Lui aussi est issu d'une famille enrichie et, modestement, anoblie par des charges officielles. Étienne Pascal, le père de Blaise, vend ses charges en arrivant à Paris avec ses enfants. La fortune familiale qu'il constitue ainsi permettra à Blaise de poursuivre ses travaux. Pendant sa période « mondaine », Blaise connaît cependant quelques difficultés financières et envisage de commercialiser sa machine à calculer.³¹ Spinoza vit pauvrement de son métier de polisseur de lunettes.

Locke ne reste qu'un temps à Oxford. Il a la chance de rencontrer Anthony Ashley Cooper, futur comte de Shaftesbury, qui l'installe à Londres. Grâce à Shaftesbury, il obtient divers postes officiels dont une précieuse sinécure. Ces revenus s'ajoutent à sa rétribution oxonienne. Il a donc le loisir de se consacrer à ses travaux. En exil aux Provinces Unies, il s'initie au journalisme savant en collaborant à la *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc. Il est alors sans revenus. La Glorieuse révolution qui scelle la défaite des partisans des Stuart, adversaires de Shaftesbury, le

28 René PINTARD, *op. cit.*, p. 147.

29 René PINTARD, *op. cit.*, pp. 268, 307 & 368.

30 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, pp. xiv-xviii, 20, 66, 135 & 187.

31 Jean MESNARD *op. cit.*, pp. 10, 60 & 66.

remet en selle. Il obtient des postes prestigieux et peut se consacrer à la publication de ses œuvres.³² Newton suit une trajectoire similaire. Longtemps isolé volontairement, le savant misanthrope décide subitement de s'investir dans la défense de son université contre les tentatives de « catholicisation » entreprises par Jacques II, le dernier roi Stuart. Il entame ensuite une carrière parlementaire. Il découvre alors Londres et, contre toute attente, s'y plaît. Apprécié par les nouveaux détenteurs du pouvoir, il obtient sans peine le poste de directeur de la Monnaie. Il prend à cœur cette nouvelle tâche, traditionnellement considérée comme une sinécure. Il se contente désormais de publier ses travaux et d'assurer sa postérité intellectuelle.³³ Locke et Newton meurent riches.

Leibniz se consacre, de bonne heure, à une carrière juridique, administrative et diplomatique au service de l'électeur de Mayence puis des ducs de Brunswick-Lunebourg, futurs électeurs de Hanovre. Sa phénoménale puissance de travail lui permet de mener de front sa carrière professionnelle et sa carrière scientifique. Les deux s'épaulent d'ailleurs. Il profite de sa connaissance du sous-sol acquise lors de visites de mines entreprises pour le compte de son protecteur pour lancer les bases de la géologie moderne. Chargé de rédiger l'histoire de la maison de Brunswick-Lunebourg, il ébauche une théorie originale de l'historiographie.³⁴

Bayle est, rétrospectivement, très heureux d'être évincé de son poste de professeur à l'École illustre de Rotterdam qui l'empêchait de s'adonner à ses travaux. Son libraire, enrichi par le succès du *Dictionnaire historique et critique*, lui accorde une petite pension qui lui permet de vivre pauvrement jusqu'à la fin de ses jours.³⁵ Ajoutons à ces itinéraires illustres celui, moins connu, d'Isaac Beekman. Le mentor de Descartes est poseur de canalisations

32 J. R. MILTON, « Locke's life and times », in *The Cambridge companion to Locke*, Cambridge, 1994, pp. 5-24.

33 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, pp. 66-92, 136, 220, 246, 516-521, 588, 597, 615 & 865.

34 Yvon BELAVAL, *op. cit.*

35 Élisabeth LABROUSSE & Hubert BOST, « Bayle, Pierre », in *Dictionnaire des journaliers (1600-1789)*, Oxford, 1999, éd. Jean SGARD, vol. 1, n° 46.

puis fabricant de bougies et obtient ensuite un petit poste de professeur dans une école latine.³⁶

Les trajectoires sont, on le voit, multiples. Elles dépendent de la fortune de départ et des besoins financiers. Tout le monde n'a pas les appétits d'oiseau de Bayle ou Spinoza. Le problème reste le même pour chacun : trouver le temps, et donc l'argent, de cultiver des pensées subversives difficiles à financer. Les auteurs qui développent des opinions orthodoxes ne sont cependant pas toujours mieux lotis. Le champ scientifique n'est pas encore professionnalisé et aucun système de rétribution ne garantit de revenus aux auteurs. Le cas de Bayle est exceptionnel.

6. Réseaux

En 1631, Gabriel Naudé suit son protecteur, le nonce Bagni, en Italie. Le séjour à Rome est une opportunité pour le savant qui a le loisir de rencontrer des auteurs célèbres, de fréquenter des Académies, de visiter les bibliothèques et les sites antiques et, surtout, de transmettre à ses correspondants parisiens de précieuses nouvelles littéraires. Hélas, Bagni doit gagner un de ses évêchés campagnards. Naudé doit le suivre et dépérit. Ses lettres trahissent sa morosité. Exclu géographiquement de la République des Lettres, il n'a plus rien à communiquer à ses amis savants.³⁷

En 1694, Newton est amené à collaborer avec l'astronome royal Flamsteed. Les deux hommes ont tout à gagner de cette collaboration. Mais ils ne parviennent pas à s'entendre. Les échanges s'éternisent. Les malentendus se multiplient. Et le chantier s'enlise. Les résultats sont au rendez-vous, mais la moisson n'aurait-elle pas été plus abondante si les caractères des deux hommes avait été compatibles ?³⁸

La République des Lettres est ainsi affaire de réseaux, de relations personnelles et de situations géographiques qui revêtent une importance stratégique. Personne ne peut faire l'économie d'un

36 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, p. 68.

37 René PINTARD, *op. cit.*, p. 206 & 248.

38 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 585.

réseau, même Spinoza. Le philosophe néerlandais que l'on dépeint comme un ermite fuyant la société afin de méditer ses idées séditeuses dispose d'un cercle d'amis, voire de disciples, issus de diverses communautés réformées radicales. Il bénéficie également de précieuses connexions avec le monde savant. Les rencontres sont fortuites. Le secrétaire de la Royal Society Henry Oldenburg, de passage à Amsterdam entend parler du penseur et lui rend visite. Un lien se crée, qui permet à Spinoza d'accéder au petit monde scientifique anglo-saxon. En outre, Spinoza a pour voisin le père de Christian Huygens. Il correspond avec ce dernier qui est, par ailleurs, déjà connecté à Oldenburg.³⁹ Descartes doit au hasard ses liens avec Beeckman, qu'il rencontre devant une affiche exposant un problème mathématique.⁴⁰ Hobbes construit son réseau grâce à ses protecteurs. Il est introduit dans ces académies savantes informelles que sont le groupe de Welbeck et le groupe de Great Tew. Les nobles qu'il rencontre dans les cercles politiques ou économiques fréquentés par les Cavendish, notamment les actionnaires de la Virginia Company, sont, en règle générale, des lettrés.⁴¹

Le cas de Newton démontre la force d'attraction du réseau. Le savant asocial n'a, au départ, aucune envie de communiquer avec ses pairs et, moins encore, de rendre publics ses résultats. Dès 1669, un de ses manuscrits circule à son insu. Il s'oppose bien entendu à sa publication. Ses admirateurs, courageux et patients, n'auront de cesse de lui réclamer des textes. Newton cède puis repousse les délais et décourage ses commanditaires. Le succès de son télescope à fort pouvoir grossissant le contraint à s'ouvrir au monde savant. La Royal Society s'intéresse de près à l'instrument et accueille son inventeur dans ses rangs. Exposé aux louanges, Newton l'est aussi aux critiques. Il réagit violemment et se brouille

39 K. O. MEINSMA, *op. cit.*, pp. 221 & 288.

40 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, p. 68.

41 Noël MALCOLM, « A summary biography of Hobbes », in *The Cambridge companion to Hobbes*, Cambridge, 1996, pp. 17-19.

avec ses collègues. Il tente ensuite de s'isoler mais n'y parvient pas. Il est définitivement pris dans la toile.⁴²

Henry Oldenburg exploite habilement son réseau afin de se construire une position singulière au sein de la République des Lettres. Ce Brémois réside en Angleterre en tant que diplomate. Sa mission achevée, il demeure à Londres où il est en contact avec Robert Boyle, un des fondateurs de la Royal Society. Sans revenus, il accepte un poste de précepteur et s'embarque pour le continent qu'il fait découvrir à son élève. Il a ainsi l'occasion de rencontrer des savants et, même, de participer aux séances de l'Académie des sciences de Paris. Il engrange une belle moisson de nouvelles scientifiques qu'il communique à Boyle. À son retour, ce polyglotte devenu familier du réseau savant européen intéresse la Royal Society qui en fait son secrétaire. Oldenburg est ainsi chargé de la correspondance de la Society avec le monde scientifique. La charge n'est pas rétribuée et, afin de subsister, il écrit des « nouvelles à la main », c'est-à-dire des lettres d'informations adressées à des commanditaires intéressés par l'actualité. Cette expérience l'incite à créer les *Philosophical Translation*, un périodique savant associé à la Royal Society. Il est autorisé à publier des extraits de la correspondance de la Society et des comptes-rendus des séances. Nécessités pécuniaires et curiosité scientifique s'imbriquent et contribuent à intensifier les échanges. Oldenburg n'est pas un auteur mais un amateur éclairé. Ce profil est typique des « personnages-pivots » de la République des Lettres qui, comme Henri Justel ou, dans un champ plus littéraire, Valentin Conrart, se spécialisent dans la communication lettrée sans produire eux mêmes.⁴³

Des pans entiers du réseau de la République des Lettres s'articulent autour de ces « personnages-pivots » qui, sans être nécessairement des intellectuels renommés, jouent un rôle central. Olden-

42 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, pp. 245, 271, 273, 275, 288 & 292.

43 K. O. MEINSMA, *op. cit.*, pp. 221 & 296 ; Nicolas SCHAPIRA, *Un professionnel des Lettres au XVII^e siècle : Valentin Conrart : une histoire sociale*, Paris, 2003 ; Geoffrey TREASURE, « That great and knowing virtuoso : the French background and English refuge of Hénri Justel », In *From Strangers to Citizens : the integration of immigrant communities in Britain, Ireland and Colonial America, 1550-1750 : Proceedings of the Conference, April 2000*, edited by Randolph Vigne and Charles Littleton, Brighton : Sussex Academic Press, 2001, pp. 205-213.

burg, par sa fonction de secrétaire de la Royal Society, organise la communication entre de nombreux savants européens. Fabri de Peiresc, le « procureur général des Lettres » (et non des sciences !) joue un rôle similaire en France. Ce magistrat provençal, dont la demeure est équipée d'un cabinet de curiosités, d'un observatoire, d'un atelier de dissection et d'une ménagerie, stimule une grande part de la recherche scientifique française du début du XVII^e siècle, patronnant notamment Gassendi. Son réseau de correspondants s'étend jusqu'en Asie mineure.⁴⁴ Dans un tout autre style, Samuel Sorbière, qui se fait appeler la « trompette parmi les gens de lettres » ou le « commis voyageur en chose de l'esprit » et qui se considère comme un médiocre dont le seul talent est de reconnaître dans les autres les qualités qu'il n'a pas lui-même, s'attache à diffuser les œuvres de Hobbes et Gassendi.⁴⁵ On peut ajouter, à cette galerie, le personnage haut-en-couleur qu'est Antonio Magliabechi (1633-1714), responsable de la Bibliothèque palatine de Florence qui entretient une correspondance avec toute l'Europe savante.

La reconnaissance des pairs est le seul facteur de promotion au sein de la République des Lettres. Galilée ne devient réellement astronome que lorsque Kepler lui donne l'adoubement en confirmant les observations du *Syderens nuntius*.⁴⁶ Les sociétés savantes permettent d'amplifier les renommées. Christian Huygens fabrique un télescope et une horloge à pendule, publie un *Systema saturnium* (1659) et explore le calcul de probabilité. Fort de ces réalisations, il se présente à l'Académie de Paris et à la Royal Society où son travail est reconnu.⁴⁷ Leibniz suit le même itinéraire et exhibe sa machine à calculer à Paris puis à Londres.

44 René PINTARD *op. cit.*, pp. 87-88.

45 *Ibidem*, pp. 342-343.

46 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 80.

47 K. O. MEINSMAN, *op. cit.*, p. 218.

7. Lettres et voyages

La correspondance est le ciment du réseau.⁴⁸ Il s'agit d'un moyen relativement sûr et peu onéreux d'assurer la communication scientifique. L'infatigable Leibniz échange 15 000 lettres avec des savants de toute l'Europe. Les courriers circulent dans les bagages de voyageurs payés par le destinataire, par la poste royale française ou via des services privés comme celui géré par la famille Thurn und Tassis ou encore, gratuitement, par valise diplomatiques. Leur statut n'est pas clair. Ils mêlent des nouvelles domestiques ne concernant que les épistoliers et des informations scientifiques qui intéressent toute la République des Lettres. Ils sont en principe adressés à une seule personne mais il est communément admis qu'ils peuvent circuler dans le cercle d'amis du destinataire. Oldenburg permet ainsi à Leibniz de recopier les lettres que lui envoie Spinoza.⁴⁹ Les lettres peuvent relever de divers genres littéraires. Elles peuvent devenir de véritables petits traités inédits, constituer des répliques, parfois véhémentes, à des adversaires ou proposer des recensions d'ouvrages. Il y a parfois peu de différences entre une correspondance et un périodique savant. Un échange épistolaire entre Haley et Newton donne naissance aux *Principia*. Les éclaircissements que demande Haley à chaque envoi incitent Newton à approfondir progressivement sa pensée et à la coucher sur papier.⁵⁰ Le passage de la lettre au traité se fait tout naturellement. Rien d'étonnant, donc, à ce que les lettres soient éditées comme des œuvres à part entière, parfois débarrassées de passages privés ou embarrassant. Elles sont également insérées parmi les articles des revues érudites. La forme épistolaire est, par ailleurs, utilisée à l'occasion comme artifice littéraire permettant de toucher un large public. On pense aux Provinciales de Pascal mais également aux premières œuvres de Bayle (*Pensées diverses* (1682), *Critique générale* (1682), *Ce que c'est que la France toute catholique* (1686)).

48 *Commercium litterarium : la communication dans la République des Lettres : 1600-1750 : conférence des colloques tenus à Paris 1992 et à Nimègue 1993*, Amsterdam & Maarssen, 1994, éd. Hans Bots & Françoise Waquet.

49 Baruch SPINOZA, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 8-11.

50 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 438.

Les lettres servent surtout à créer ou à entretenir des liens entre savants. Les compliments que s'adressent les membres de la République des Lettres sont le reflet des rangs occupés par les citoyens. Ces formules stéréotypées relèvent de convenances plus ou moins sincères. Newton qui consacre pourtant beaucoup de temps à rédiger ses longues lettres n'est guère motivé par la création de ces formules conventionnelles. Il n'hésite pas à réutiliser, pour saluer un collègue, un compliment fleuri que lui a adressé Huygens.⁵¹ Devenir un des maillons de la chaîne de transmission du courrier permet de courtiser certains citoyens. Schuller, proche de Spinoza, demande ainsi à Leibniz de devenir l'intermédiaire postal entre ce dernier et l'opticien Hudde dont il souhaite se rapprocher.⁵²

Les voyages contribuent également à vivifier la République. Comme on l'a vu dans le cas d'Oldenburg, ils permettent aux jeunes pèlerins de s'insérer dans le réseau. Ils sont souvent trop onéreux pour être entrepris sur fonds propres. Il s'agit donc de trouver un poste dans une ambassade, ou une fonction académique à l'étranger. Une lettre de recommandation rédigée par un savant confirmé peut ouvrir les portes des savants étrangers, des bibliothèques ou des académies. C'est grâce à une telle lettre que le genevois Nicolas Fatio de Duillier en voyage à Londres accède à Newton dont il deviendra un des principaux disciples.⁵³

Seules la France, l'Angleterre et les Provinces Unies attirent les voyageurs érudits. L'Espagne et l'Empire germanique sont considérés comme des déserts intellectuels. Pendant la première moitié du XVII^e siècle, l'Italie reste une destination prisée par les héritiers des humanistes du siècle précédent et par les esprits forts. Les libertins érudits parisiens, qui cumulent ces deux caractéristiques, ne manquent jamais une occasion de traverser les Alpes. Ils visitent le sulfureux Cremonini, chef de file des aristotéliens de l'université de Padoue qui, depuis le début du XVI^e siècle, tentent de dégager Aristote de l'interprétation chrétienne. En 1626,

51 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 542.

52 K. O. MEINSMA, *op. cit.*, p. 490.

53 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 535.

Naudé l'assiège et gagne son estime, notamment en lui fournissant des pamphlets anti-jésuites.⁵⁴ Il poursuit son chemin jusque Rome où les conversations libertines et les vestiges antiques feront ses délices. Gassendi visite les Provinces Unies. En chemin, il assiste à des cours universitaire à Louvain. Arrivé à destination, il rencontre Beeckman à Dordrecht, visite le théâtre anatomique de Leyde et un cabinet de curiosité à Amsterdam. Une vingtaine d'années plus tard, il rédige une lettre de recommandation pour son disciple François Bernier qui s'embarque pour la Pologne dans les bagages d'un ambassadeur. À Danzig, l'expédition apprend la mort du roi de Pologne. Le séjour se prolonge. Bernier en profite pour utiliser la lettre de Gassendi. Il rend visite à l'astronome Hévelius qui l'accueille et lui présente les savants de la ville. Il s'agit d'une aubaine pour Bernier. Danzig n'est pas précisément une métropole intellectuelle de premier plan, mais il eut été difficile de trouver mieux à Varsovie.⁵⁵ Le plus célèbre des périple savants est celui que Leibniz entreprend en France, en Angleterre et aux Provinces Unies. Il s'agit d'une mission diplomatique. Leibniz doit intéresser Louis XIV à une conquête de l'Égypte. La mission, qui, par ailleurs, échoue, se transforme en voyage savant. À Paris puis à Londres, Leibniz rencontre Malebranche, Arnaud, Huygens, Tschirnhaus et Oldenburg. Sa machine à calculer fait forte impression. Il devient membre de la Royal Society. Le trajet du retour le conduit aux Provinces Unies où il visite Leeuwenhoek et Spinoza. Charles Étienne Jordan, huguenot installé en Prusse, publie en 1735 l'histoire d'un voyage littéraire qui relate le périple que l'auteur réalisa à travers l'Europe des Lettres. Il décrit par le menu ses rencontres avec les savants et cartographie ainsi une République des Lettres alors en voie de disparition.⁵⁶

54 René PINTARD, *op. cit.*, p. 168.

55 *Ibidem*, pp. 193 & 384.

56 Anne GOLDBAR, *op. cit.*, pp. 1-4 & 219-250.

8. Institutionnalisation

La République des Lettres est donc au départ un univers virtuel et informel reposant sur des relations interpersonnelles. Au cours du XVII^e siècle, des initiatives privées vont déboucher sur la création d'institutions rapidement récupérées par les États qui y voient un moyen de renforcer leur prestige. Les académies savantes organisent la mise en commun des moyens et des résultats de recherche. Elles offrent à la science nouvelle, exclue des universités, l'ancrage institutionnel qui lui manquait. En France, Guy de La Brosse crée en 1635 le Jardin royal des plantes médicinales, le futur Jardin des plantes. Cette initiative privée est soutenue par Louis XIII dont La Brosse est le médecin. Le Jardin est également un centre de formation moderne. Les leçons se font en français. Elles abordent des sujets exclus de l'enseignement universitaire traditionnel comme la circulation du sang.⁵⁷ En 1666, la création, par Colbert, de l'Académie des Sciences de Paris prolonge les efforts de particuliers qui, depuis le début du siècle, animent des rencontres savantes. Ainsi, dès 1631, Théophraste Renaudot, accueille des conférenciers dans son Bureau d'adresse, cet établissement qui a pour but la circulation des informations et des savoirs au sein des couches populaires. Dès 1635, Mersenne réunit une académie informelle dans sa cellule de moine. S'y croisent Pascal père et fils, Gassendi et Descartes. La plus célèbre de ces académies privées parisiennes est celle qu'animent les frères Dupuy, fréquentée à l'occasion par Hobbes pendant son exil parisien. Les discussions y sont plutôt tournées vers l'érudition et la littérature.⁵⁸

À Londres, le *Collège invisible* fondé vers 1645 et fréquenté par Hooke et Boyle se transforme en 1660 en *Society of London for the improvement of natural knowledge*. Deux ans plus tard, le roi approuve la *Society* qui peut alors augmenter d'un « Royal » son long patronyme. La *New Atlantis* de Bacon inspire les fondateurs. L'engagement au service des sciences nouvelles est, plus qu'ailleurs encore,

57 René PINTARD, *op. cit.*, pp. 195-200.

58 *Ibidem*, pp. 91-97.

évident. Un expérimentateur attiré réalise les expériences imaginées par les membres. Il s'agit également d'un lieu de pouvoir. Newton, qui la préside de 1703 à 1727, profite de sa position pour placer ses disciples à divers postes académiques et pour lutter contre son rival Leibniz.⁵⁹

Les modèles parisiens et londoniens inspirent la création de nombreuses institutions similaires. Leibniz, soucieux de redorer le blason de l'Allemagne savante, tente d'en implanter partout. Fondée en 1700, celle de Berlin devient rapidement prestigieuse.⁶⁰

9. Supports de la pensée

La publication, sous forme livresque ou électronique, est, aujourd'hui, l'aboutissement logique de toute recherche. Elle donne sens à l'action du chercheur et garantit les promotions professionnelles. Avancées de la science et avancées des carrières vont ainsi de pair. Le savant n'écrit donc de nos jours que dans le but d'être publié. Rien de tel au XVII^e siècle. Il est alors possible d'être reconnu universellement comme un grand savant sans cependant n'avoir jamais rien publié, voire rien écrit. C'est souvent le cas des « personnages-pivots » dont j'ai décrit plus haut le rôle. On attribue à Magliabechi, qui est peut-être le plus grand lettré de son temps, un seul opuscule.

La distinction entre écriture et publication est importante. D'une part, la diffusion peut s'effectuer sans passer par l'impression. Deux cents ans après l'invention de l'imprimerie, de nombreuses œuvres circulent encore sous forme manuscrite. D'autre part, il est fréquent d'écrire pour un cercle très restreint d'intimes, voire, dans le cas de Newton par exemple, pour soi-même. La diffusion manuscrite assure une relative confidentialité dans la mesure où la réalisation de copies nécessite une importante dépense de temps ou d'argent. Nulle surprise donc si les pensées audacieuses se diffusent souvent de cette manière.⁶¹ Galilée fait ainsi circuler

59 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 721-722.

60 Yvon BELAVAL, *op. cit.*, p. 176.

61 Cf. *La lettre clandestine*, éd. Antony MCKENNA, 18 n° parus depuis 1992.

des *Lettres coperniciennes* en 1616. Ses *Discorsi* (1638) sont d'abord lus par l'Europe savante sous forme manuscrite avant d'être imprimés par les Elzevier.⁶² Le cartésianisme se diffuse alors que Descartes n'a encore rien publié. Le prosélytisme efficace de son disciple Renieri contraint Descartes à faire imprimer ses traités. Il choisit alors d'éviter les thèmes à risque, notamment la question de la place de la Terre dans l'univers.⁶³ Locke a cinquante-six ans lorsque sa première publication, l'*Epistola de tolerantia*, sort de presse. Il a pourtant déjà rédigé l'*Essai sur l'entendement humain* et les *Deux traités sur le gouvernement civil* qu'il ne publiera qu'en 1690.

La publication est cependant reconnue comme un moyen efficace d'établir une paternité intellectuelle. Sachant que le problème du vide est à la mode et suscite une certaine concurrence entre savants, Pascal s'empresse de publier le résultat de ses expériences rouennaises (1657). Newton paiera son refus obstiné de rendre publiques ses premières œuvres. Dans le cadre de la controverse qui l'oppose à Leibniz à propos du calcul infinitésimal, il ne peut, contrairement à son adversaire, s'appuyer sur un imprimé attestant sa paternité.

Le manuscrit est un support fragile. Les papiers de Descartes ont failli disparaître pendant leur retour de Suède. Le navire qui les transportait a fait naufrage. Le coffre renfermant les documents a cependant pu être retrouvé. Sans le zèle de Clersellier qui fit sécher les précieuses archives qu'il renfermait, un pan important de l'histoire de la pensée classique aurait à jamais disparu.⁶⁴ Afin d'assurer la pérennité et la diffusion des œuvres manuscrites, les savants ne rechignent pas à passer de longues heures en bibliothèques ou dans les cabinets de particuliers à recopier des passages de traités d'illustres collègues. Une partie de la correspondance de Spinoza et des œuvres importantes mais demeurées manuscrites de Pascal et Descartes doivent ainsi leur préservation à la plume de Leibniz.⁶⁵

62 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, pp. 99 & 180.

63 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, p. 295.

64 *Ibidem*, p. 415.

65 *Ibidem*, p. 362.

L'édition posthume de manuscrits inédits est une opération délicate. Elle peut être l'occasion de débats idéologiques ou d'affrontement personnels entre disciples. L'odyssée des *Pensées* est bien connue. Ces fragments destinés à composer une apologie du christianisme ont d'abord été réorganisés puis édités par les compagnons jansénistes de Pascal (1670) qui, conformément aux usages du temps, n'ont pas hésité à ignorer les fragments obscurs, incomplets ou dangereux, au grand dam des héritiers du penseur qui considéraient ces dizaines de fiches comme des reliques qu'il s'agissait de reproduire telles quelles. En 1776, Condorcet réorganise à nouveau l'ouvrage en ajoutant quelques fragments inédits et en supprimant les passages les plus religieux. Il invente ainsi un Pascal philosophe, au sens actuel du terme. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, les éditeurs successifs vont proposer diverses structurations. Chaque agencement donne un sens différent à l'ensemble. Le traité apologétique se transforme ainsi en un recueil de préceptes où chacun peut puiser. Afin de s'approcher du sens pascalien, il faut retourner aux originaux et reconstituer minutieusement les habitudes de travail du penseur en ce qu'elles ont de plus dérisoire – sa façon de noircir le papier ou de constituer un fichier. Il faut également isoler les traitements postérieurs infligés aux documents par les héritiers qui ont brouillé les pistes en effectuant un travail de copie et d'assemblage en liasses. L'interprétation d'un texte majeur de la pensée classique est donc ainsi suspendue à quelques fils de reliure.⁶⁶

Le livre imprimé est onéreux. Un exemplaire du *Léviathan* coûte l'équivalent d'une semaine de salaire d'un artisan moyen.⁶⁷ La plupart des savants n'ont pas les moyens de se constituer une bibliothèque. Plusieurs stratégies peuvent être adoptées afin de palier à cet inconvénient. On peut tout d'abord rechercher la protection d'un notable lettré, ce que font Hobbes, Naudé, Leibniz ou Locke. On peut également devenir bibliothécaire, comme Magliabechi ou, à nouveau, Naudé et Leibniz. On peut enfin s'imposer comme « personnage-pivot » et gérer d'importants flux d'in-

66 Jean MESNARD, *op. cit.*, pp. 131-137.

67 Noël MALCOLM, *op. cit.*, p. 14.

formations manuscrites ou imprimées. C'est la situation que se crée Bayle lorsqu'il se lance dans la rédaction de son périodique savant, les *Nouvelles de la République des Lettres*.

En échange de leurs manuscrits, les auteurs qui briguent les honneurs de la presse reçoivent de leur imprimeur des exemplaires de leur propre ouvrage. Il s'agit là souvent de leur seul salaire. Ces exemplaires seront offerts à des collègues qui, en retour, peuvent eux aussi offrir des exemplaires de leur production. Les exemplaires d'auteurs servent ainsi à la promotion de l'ouvrage. Descartes reçoit deux cents des trois mille exemplaires du *Discours de la Méthode* que le philosophe, qui tente d'imposer son système au sein des réseaux d'enseignement français, distribuera à des personnages clés du monde savant et politique de son pays d'origine. Les transactions peuvent, évidemment, concerner des ouvrages rédigés par des tiers, comme ces catalogues que s'échangent Descartes et Mersenne.⁶⁸

Les publications sont habituellement introduites par une épître dédicatoire qui présente l'œuvre à un haut personnage dont elle chante les louanges et qui, en échange de cette consécration littéraire, accorde sa protection et une somme d'argent à l'auteur. L'exercice a une importance stratégique capitale dans la mesure où seule la fréquentation des puissants peut donner accès aux sinécures convoitées par les savants. Leibniz mène, avec des succès divers, une intense politique de dédicace. Grâce à ses épîtres, il obtient des postes (Le *Methodus* de 1667 est dédié à l'électeur de Mayence) et prépare ses voyages d'étude (L'*Hypothesis* de 1671 est dédiée à l'Académie des sciences et à la Royal Society). Parallèlement, les thèmes de droit ou de politique qu'il choisit de traiter lui ouvrent des portes. Sa dissertation sur la sécurité publique au sein de l'Empire (1670) lui donne accès au poste de conseiller auprès de la cours suprême de l'électorat de Mayence. Son *Caesarini* (1678) fait de lui un des conseillers auliques de la cour de Hanovre. Il poursuit cette politique jusqu'à sa mort. La *Théodicée* (1711)

68 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, pp. 321 & 405.

est dédicacée au roi de Prusse et la *Monadologie* (1714) au prince de Savoie.⁶⁹

Le passage à l'imprimé est une étape dangereuse dans la mesure où elle dépend en grande partie du labeur d'ouvriers typographes qui, parfois, ignorent jusqu'à la langue de l'auteur. De surcroît, la mise en page des ouvrages scientifiques nécessite un soin particulier. Les savants surveillent donc étroitement le travail de l'atelier d'imprimerie. Descartes n'hésite pas à déménager afin de superviser l'impression de ses œuvres.⁷⁰ Le Diable est dans les détails et les savants n'hésitent pas à l'y poursuivre. Bentley, responsable d'une réédition des *Principia*, soumet à Newton les moindres aspects du travail typographique, allant jusqu'à le consulter sur la formulation des titres courants. Newton sera également sollicité par le chancelier d'Aguesseau qui dirige l'édition parisienne de l'*Optique* et qui a de graves hésitations quant aux polices de caractères à utiliser.⁷¹

Certains chantiers prennent des proportions cyclopéennes. C'est à nouveau le cas des *Principia*. Haley, subjugué par le génie de Newton, abandonne ses activités pendant deux ans afin de les publier. Le traité circule sous forme manuscrite dès 1684. La liste d'attente des lecteurs désireux de découvrir l'ouvrage en primeur est longue. La personnalité de Newton, auteur coquet et hésitant, ne facilite pas les choses, d'autant qu'une querelle concernant la découverte d'une loi physique exposée dans les pages à paraître oppose ce dernier à Hooke. En 1687, le chef d'œuvre illisible sortira enfin des presses grâce au zèle patient de Haley qui dut réaliser lui-même la mise en page. Il sera universellement loué par des savants souvent bien incapables d'en comprendre les raffinements et la portée.⁷²

Les Provinces Unies sont alors le plus grand centre de production. Les imprimeurs néerlandais, au départ spécialistes de l'édition humaniste latine, publient de plus en plus d'ouvrages

69 Yvon BELAVAL, *op. cit.*, p. 119.

70 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, pp. 321 & 336.

71 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, pp. 727, 731 & 812.

72 *Ibidem*, p. 438-505.

rédigés par des adeptes étrangers des sciences nouvelles qui ne peuvent trouver un éditeur dans leur propre pays. L'Index publié par l'Église catholique à partir de 1571 n'est pas le seul frein à l'expression. Le système français de la censure *a priori* contraint de nombreux savants à s'accoquiner avec les éditeurs hérétiques de Hollande.

Les journaux savants apparaissent à la fin du XVII^e siècle. Paris et Londres mènent, une fois de plus, la danse. Le *Journal des savans* et les *Philosophical transaction* paraissent depuis 1665. Ils sont imités, à partir de 1682 par les *Acta eruditorum* de Leipzig, soutenu par Leibniz dont on a déjà souligné le désir de voir l'Allemagne sortir de son isolement intellectuel. Les *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle (1684) révolutionnent le genre en visant un public plus large.⁷³ Cette première génération est généraliste. Les articles et les recensions publiés couvrent tous les champs du savoir et abordent même occasionnellement les Belles Lettres. Les dizaines de périodiques qui suivront auront tendance à se spécialiser.

10. Auteurs et Lecteurs

La République des Lettres du début du XVII^e siècle fonctionne en vase clos. Ses citoyens ne sont lus que par leurs pairs. L'élargissement du public est manifeste dès la fin du XVII^e siècle. L'« espace public » tel que le conçoit Jürgen Habermas se met peu à peu en place. En Grande-Bretagne, de simples particuliers deviennent les commentateurs de l'actualité politique, religieuse et scientifique. En France, l'Honnête homme n'a pas encore le droit de commenter les décisions des autorités mais se doit d'être au fait des progrès de l'érudition et de la philosophie. Sous la plume de Pascal, il devient même capable de démonter des raisonnements théologiques complexes (*Les Provinciales*, 1656). La vulgarisation acquiert ses lettres de noblesse, notamment grâce aux *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle. La femme, terrain inculte par excellence selon l'esprit du temps, est l'objet de l'attention particu-

73 Hubert BOST, *Pierre Bayle*, Paris, 2006, p. 232.

lière des semeurs d'idées nouvelles. C'est à une dame que s'adresse Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (1686).

Cette évolution s'accompagne de bouleversements linguistiques. Au début du siècle, le latin dernièrement régénéré par les humanistes demeure la langue savante. Il permet les échanges écrits et oraux. Descartes et Beeckman l'ont probablement utilisé au quotidien. Spinoza, qui comme les autres membres de la communauté sépharade d'Amsterdam, pratique l'espagnol à la maison et l'hébreu à l'école, maîtrise mal le néerlandais et base toute sa communication savante sur le latin qu'il apprend tardivement afin d'avoir accès aux sciences occidentales. C'est dans cette langue qu'a dû avoir lieu la rencontre célèbre avec Leibniz. Son ami le mathématicien Tschirnhaus, à qui Colbert confie l'éducation de ses enfants, fait, aux yeux de son patron, un fort bon précepteur dans la mesure où, ignorant le français, il contraint ses pupilles à une immersion latine. Valentin Conrart, le premier secrétaire de l'Académie Française, qui ignore la langue de Cicéron, passe alors pour un phénomène.

C'est pourtant au siècle de Racine, de Milton et de Vondel que vont s'affirmer et se stabiliser les grands idiomes nationaux. Sans pour autant devenir une véritable langue internationale, le français, dont les progrès sont soutenus par la monarchie absolue, jouit d'un prestige particulier. Les nombreux réfugiés huguenots, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, contribuent à ce rayonnement, notamment en créant des périodiques savants francophones aux Provinces Unies.

Trois stratégies éditoriales peuvent dès lors se présenter aux auteurs. En recourant au Latin, ils se garantissent une diffusion horizontale internationale. Leur texte peut être lu par les savants de toute l'Europe (ex : les *Principia* de Newton). En utilisant leur langue nationale, ils touchent verticalement un lectorat local mais plus diversifié socialement (ex : le *Discours de la Méthode* de Descartes, le *Léviathan* de Hobbes). Enfin, en rédigeant leur œuvre en français, même si ce n'est pas là leur langue maternelle, ils optent pour une stratégie oblique leur laissant espérer être lus par une frange réduite du grand public européen (ex : la *Monadologie* de

anachroniquement nos conceptions sur ces réalités aux contours incertains. Il n'est donc pas inutile de rappeler que Galilée a failli se faire moine, que Pascal a dénoncé aux autorités ecclésiastiques un chrétien rationaliste, ou que le religieux minime Mersenne, principal correspondant de Descartes et cheville ouvrière du monde savant parisien du début du XVII^e siècle, est l'auteur de *L'impiété des déistes* (1624) qui formule de grossières accusations contre les incroyables.⁷⁶ Descartes lui-même est un catholique sincère qui abhorre La Mothe le Vayer et les libertins parisiens, qui s'engage, après avoir vécu l'expérience du poêle, à entreprendre le pèlerinage de Lorette, qui, aux Provinces Unies, ne fréquente que des catholiques et qui, arrivé en Suède, est soupçonné par la cour luthérienne de la reine Christine de vouloir convertir la souveraine.⁷⁷ L'incrédule lui-même n'échappe pas à cette prégnance. Il n'y a rien de surprenant à voir Naudé briguer un bénéfice. Il n'aurait, d'ailleurs, pas été le premier ecclésiastique mécréant. Enfin, et inversement, le comportement des défenseurs de l'orthodoxie peut se révéler tout aussi déroutant. Le cardinal de Bérulle, grand auteur spirituel et figure de proue de la Réforme catholique encourage Descartes à poursuivre des recherches dont il n'ignore ni la nature anti-scolastique ni la portée.⁷⁸

Les confrontations avec le dogme sont pourtant bien réelles. L'interdiction du système de Copernic est emblématique. En 1597, Galilée confiait à Kepler qu'il n'osait pas faire état en public de ses convictions coperniciennes.⁷⁹ Il se décide cependant à franchir le Rubicon puis doit en subir les conséquences. Son procès a un retentissement considérable et contribue à inhiber des générations de savants résidant en terre catholique. Mersenne renonce ainsi à traduire l'œuvre du savant italien et Descartes retarde la publication de ses propres traités.⁸⁰ Galilée n'est pas la seule victime des gardiens des anciennes traditions scientifiques. Giordano Bruno et

76 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 13 ; Jean MESNARD, *op. cit.*, p. 35 ; K. O. MEINSMAN, *op. cit.*, pp. 1-13.

77 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, pp. 133, 333 & 415.

78 *Ibidem*, p. xiv-xviii & 183.

79 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 45.

80 Fabien CHAREIX, *op. cit.*, p. 176 ; Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, pp. XIV-XVIII.

Giulio Cesare Vanini sont brûlés. Jean Bitaud et Antoine Villon qui s'en prennent à l'aristotélisme scolastique sont bannis par le Parlement de Paris. On lacère leurs ouvrages et on rappelle à tous qu'il est interdit de critiquer les anciens auteurs.⁸¹ Même les libérales Provinces Unies ne peuvent garantir l'impunité aux penseurs libres. En 1669, Adriaen Koerbagh y meurt entre les murs d'une prison où l'ont envoyé ses pensées séditieuses.⁸²

Les catholiques doivent gérer d'importants cas de conscience. On connaît les laborieux efforts de Descartes qui tente de combiner son système avec le dogme de la présence réelle. Ces tentatives sont vaines. L'enseignement du cartésianisme est interdit en France mais connaît le succès parmi les arminiens qui s'accommodent fort bien d'une théorie contrariant les conceptions eucharistiques catholiques.

Souvent, ce sont les clivages confessionnels, et non la lutte contre l'incrédulité, qui entravent la diffusion des pensées et la promotion des savants. Leibniz, membre de l'Académie des sciences, ne peut toucher sa pension, le roi de France se refusant de subsidier un hérétique. Le savant allemand, qui ne veut pas abjurer son luthéranisme, doit également renoncer à de prestigieux emplois de bibliothécaires à Rome ou à Paris.⁸³ Newton, qui se pique de théologie mais qui développe des conceptions hérétiques aux yeux des autorités ecclésiastiques anglicanes, doit poursuivre en secret ses investigations sur la divinité du Christ. Ses convictions ariennes, proches de celles des sociniens, menacent sa carrière universitaire. En effet, afin de pérenniser sa présence à Cambridge, il aurait du, en principe, accepter l'ordination anglicane et reconnaître ainsi l'existence de la Trinité et l'essence divine de Jésus-Christ. Il ne confie ses sentiments qu'à un petit nombre de fidèles, dont Locke qui partage ses vues. Ses opinions, si elles avaient été connues, lui auraient coûté son poste de directeur de la

81 René PINTARD, *op. cit.*, p. 42.

82 K. O. MEINSMAN, *op. cit.*, p. 368.

83 Nicholas JOLLEY, « Introduction », in *The Cambridge companion to Leibniz*, Cambridge & New York, 1995, p. 26.

Leibniz). Les options linguistiques des auteurs des périodiques savants, qui ont tous une vocation transnationale, est sur ce point éclairante. Les journaux français, dont le *Journal des savans*, sont, sans complexes, publiés en français. Les savants anglais, fiers de la vivacité scientifique de leur patrie, publient leurs *Transactions* en anglais mais, conscients de la portée limitée de leur langue, en éditent également une version latine. Les Allemands n'envisagent même pas, au grand dam de Leibniz, de publier leurs *Acta* dans une autre langue que le latin.

Le choix de la langue peut, par ailleurs, être conditionné par une volonté expresse de réduire le lectorat. Le latin qui limite l'accès du texte à une élite permet parfois de développer des idées audacieuses dans une relative tranquillité. Inversement, la traduction en langue vernaculaire de textes latins sulfureux, les traités de Spinoza par exemple, pose de nombreux problèmes. Parallèlement, les auteurs imprudents qui formulent leurs idées novatrices dans une langue accessible au plus grand nombre s'exposent à de graves ennuis. S'il est dangereux de douter des traditions, il l'est plus encore de confier ses doutes au « peuple ».

Les auteurs doivent également choisir un genre littéraire. L'étendue de la palette dont disposent les savants du XVII^e siècle désarçonne le lecteur du XXI^e siècle. Alors que Galilée rédige ses traités astronomiques sous forme de dialogues, Spinoza décide d'écrire son *Éthique* « à la façon d'un traité de géométrie ». ⁷⁴ L'attrait des modèles scientifiques dominants explique partiellement ces options. Au début du siècle, Galilée utilise un mode d'expression humaniste hérité de l'Antiquité. Cinquante ans plus tard, Spinoza utilise le langage décharné des traités mathématiques et physiques qui s'impose alors afin de rédiger une œuvre de philosophie, au sens actuel du terme, que l'on rédigerait aujourd'hui dans une prose plus littéraire, et qui prend dès lors, curieusement, des couleurs scolastiques. Mais les stratégies de communication ne sont pas, non plus, étrangères à ces choix étonnants. Galilée le conquérant tente de convaincre et de diffuser largement sa pensée.

⁷⁴ *Éthique*, III, Introduction : « Je considère les actions et les appétits humains comme s'il était question de ligne, de surface et de solide ».

Spinoza tente, lui, de communiquer discrètement avec une élite déniaisée qui aura la patience de décrypter son message. Il appartient à une génération consciente des dangers que l'on brave à vouloir combattre les traditions et que le sort de Galilée lui-même a amené à la prudence.

Face à un lectorat en mutation accélérée, le choix du genre littéraire et du style prennent une grande importance. Les jansénistes Nicole et Arnauld rédigent leurs ouvrages de controverse religieuse en français mais ne touchent pas un large public. Dans les *Provinciales*, Pascal parvient à exprimer le message théologique complexe du parti avec humour et élégance. Le choix de la fiction épistolaire contribue grandement à ce succès. Le *Discours de la méthode* est rédigé en français et livre au public des informations biographiques. Il est bien plus accessible que les autres œuvres de Descartes et contribue grandement à la diffusion de la pensée du philosophe. Après la publication des *Principia*, Newton est « l'homme qui a publié un livre que ni lui ni personne ne comprend ». ⁷⁵ Il rédige son *Optique* dans un langage bien plus compréhensible et la fait traduire en anglais. Il peut ainsi toucher un public plus large.

II. Confessions

L'appartenance confessionnelle des citoyens de la République des Lettres n'est en principe pas un frein à la communication savante. Des échanges fructueux ont effectivement lieu entre catholiques et réformés. Une commune détestation pour l'obscurantisme dogmatique imputé, par exemples, aux Italiens ou aux Espagnols peut d'ailleurs réunir protestants et catholiques « éclairés ». Cependant, la théologie demeure une science de plein droit, dont les praticiens sont naturellement membres de la République des Lettres.

L'univers mental et social de l'Ancien Régime est saturé par le religieux. Les savants dont il est question ici ne peuvent échapper à cette réalité prégnante. Les frontières sont mouvantes et les habitudes sociales bien ancrées. Il serait vain de vouloir plaquer

⁷⁵ Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, p. 508.

Monnaie. Ce n'est que sur son lit de mort que Newton avoue, en refusant la communion, sa rupture avec l'orthodoxie.⁸⁴

L'opposition entre foi et raison est radicale dans les contrées catholiques. En territoire protestant, l'idée qu'il est possible d'allier la science nouvelle et le message réformé s'impose rapidement. Au siècle suivant, les Lumières anglo-saxonnes seront protestantes. On en conclut rapidement que la nature même du protestantisme permet cette alliance et on verse ainsi une pièce de plus dans l'épais dossier « Réforme et modernité ». C'est tomber dans le piège que nous tendent les intellectuels protestants du XVIII^e siècle, qui ont fait des réformateurs du XVI^e siècle des précurseurs des Lumières. C'est, également, oublier que la Réforme protestante est par essence plurielle. Quels sont les protestantismes qui s'allient à la science nouvelle ? Pas le calvinisme orthodoxe qui condamne Descartes et emprisonne Koerbagh, mais l'arminianisme ou les diverses tendances radicales qui, peu concernées par le message initial de Calvin, s'imbibent rapidement d'un rationalisme parfois corrosif. Pour ces dissidents qui parviennent peu à peu à imposer leur christianisme éthique, tolérant et a-dogmatique, la raison est le langage utilisé par Dieu pour créer le monde. Et Newton, qui est l'un d'eux, d'affirmer qu'« Il existe un esprit infini et omniprésent dans lequel la matière est mue selon les lois mécaniques ».⁸⁵ Et Leibniz, qui les rejoint parfois, d'ajouter qu'« il nous faudrait des missionnaires de la raison en Europe, pour prêcher la religion naturelle sur laquelle la Révélation même est fondée, et sans laquelle la Révélation sera toujours mal prise ».⁸⁶ Nulle surprise donc si l'apologétique chrétienne protestante se fonde alors de plus en plus sur la science. L'émerveillement ressenti face à la formidable machinerie de la création est sensé amener l'homme à Dieu.

84 Richard S. WESTFALL, *op. cit.*, pp. 356-396 & 872.

85 *Ibidem*, p. 551.

86 Yvon BELAVAL, *op. cit.*, p. 187.

12. Clandestinité

Isaac La Peyrère est un huguenot qui développe une série d'opinions hardies qui convergent accidentellement avec notre modernité. Comme on l'a vu plus haut, il estime notamment que l'humanité apparaît avant que la date habituellement retenue par la tradition. La Peyrère est par ailleurs un chrétien sincère dont le but est d'établir l'imminence du jugement dernier. En 1642, il a la mauvaise idée de présenter son manuscrit à Richelieu qui en interdit bien évidemment la publication. Il décide alors de le diffuser clandestinement afin de récolter des avis éclairés. Mersenne, Grocius et d'autres pointures lui déconseillent vivement de publier un livre aussi scandaleux. La Peyrère est alors attaché au prince de Condé qu'il suit dans son exil aux Pays-Bas espagnols. C'est là qu'il rencontre Christine de Suède qui l'a probablement encouragé à publier son ouvrage. L'occasion est belle. Les imprimeries hollandaises sont toutes proches. Dès leur sortie de presse, les *Praedamitae* (1655) sont condamnés par l'évêque de Namur. La Peyrère est traqué et interpellé à Bruxelles. Condé, afin de libérer son ser-viteur, doit organiser la conversion de ce dernier. La Peyrère part donc pour Rome où il abjure à la fois le protestantisme et ses opinions étranges concernant les origines de l'humanité. Il est contraint de rédiger des ouvrages réfutant son propre système... auquel, semble-t-il, il restera secrètement attaché toute sa vie. L'attrait de la reconnaissance a poussé La Peyrère à sacrifier la prudence la plus élémentaire.⁸⁷

Cette dernière s'impose d'autant que c'est aux XVI^e et XVII^e siècles que les autorités civiles et ecclésiastiques mettent en place les systèmes de contrôle de l'imprimé. La censure s'exerce souvent *a priori*. En France, par exemple, tous les livres doivent être dotés du privilège royal et porter le nom de leur auteur et de leur imprimeur. Les peines sont lourdes, particulièrement pour les imprimeurs contrevenants. Le système, cependant, a ses failles. Ainsi, les *Dialogues* de Vanini paraissent curieusement avec l'approbation

87 René PINTARD, *op. cit.*, pp. 358-362 & 420.

de la Sorbonne.⁸⁸ Afin de prévenir le danger, il convient de savoir ce qui est toléré et ce qui ne l'est pas, ce qui, sous l'Ancien Régime, n'a rien d'évident. Souvent, ce n'est pas le message qui dérange mais sa formulation. Le tort de Vanini n'est pas de diffuser les thèses que Pomponazzi a énoncées un siècle auparavant, mais d'utiliser, pour ce faire, un langage plaisant. Tout le monde sait que La Peyrère a élaboré de scandaleuses théories, mais personne ne songe à l'inquiéter avant la publication de son système.

L'interdiction garantit au livre un succès assuré, comme l'illustre l'histoire célèbre de la publication de la *Critique générale* de Pierre Bayle. L'ouvrage, imprimé aux Provinces Unies, est une réfutation de l'*Histoire du calvinisme* du jésuite Maimbourg. Ce dernier multiplie avec beaucoup d'insistance les démarches auprès des autorités parisiennes afin d'en interdire la diffusion. Le lieutenant général de police La Reynie, excédé, décide de punir le plaideur en lui rendant justice au-delà de ses espérances. Il fait annoncer par tous les crieurs publics de la ville et par le biais de trois milles affiches la destruction des exemplaires de la *Critique générale* qui ont pu être confisqués. Le lendemain, tout le monde voulait avoir sa copie.⁸⁹

Les stratégies de dissimulation sont diverses. La falsification des pages de titre est un procédé classique. Les noms des auteurs ou des imprimeurs peuvent être omis ou remplacés par des pseudonymes. Il est parfois utile d'antidater le volume afin de le faire passer pour un livre démodé et inoffensif. Ces précautions sont souvent vaines. Les *Præadamitæ* de La Peyrère sont publiés anonymement et sans nom d'imprimeur. Les seules œuvres de Spinoza qui paraissent de son vivant avec la mention du nom de leur auteur sont les *Principes de la philosophie de Descartes* (1663) et les *Pensées métaphysiques* (1663) qui livrent peu d'éléments sur la pensée du savant. L'impression du *Traité théologico-politique* (1670) nécessite d'infinies précautions. Le *Traité* est, bien entendu, publié sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Sa page de titre le prétend imprimé à

88 *Ibidem*, p. 85.

89 Elisabeth Israels PERRY, *From theology to history: French religious controversy and the revocation of the edict of Nantes*, La Haye, 1973, p. 15.

Hambourg et c'est curieusement d'Allemagne que proviennent les premières critiques. On peut dès lors supposer que l'imprimeur Rieuwertz a diffusé en priorité l'ouvrage à l'étranger afin de rendre plus crédible l'adresse bibliographique fictive. Les réimpressions ultérieures reproduiront avec exactitude la page de titre de la première édition. Ainsi, les imprimeurs ne pourront être accusés d'avoir réalisé de nouveaux tirages. Rieuwertz se montre par la suite moins précautionneux. Il commande à Glazemaker, traducteur des œuvres de Descartes, une version néerlandaise du *Traité*. Spinoza, horrifié, aura bien du mal à empêcher cette publication compromettante.⁹⁰

Malgré les embûches, les idées nouvelles circulent. Les œuvres novatrices ne sont pas toutes interdites. Le *Discours de la méthode* se vend à Rome chez un libraire qui s'est contenté de vérifier que l'œuvre n'est pas copernicienne.⁹¹ Quant aux livres interdits, on parvient à les trouver. Naudé peut sans peine se procurer le *De Cive* de Hobbes, alors uniquement diffusé au sein d'un cercle restreint de familiers du philosophe anglais... et en propose un exemplaire au cardinal Barberini.⁹² Parmi les collectionneurs d'ouvrages clandestins, mentionnons Joseph Trouillet, médecin français résidant à Rome qui, sa vie durant, accumule les livres interdits. Après sa mort, sa bibliothèque est vendue par des curateurs inattentifs qui réalisent trop tard la nature des ouvrages qui la composent. Des dizaines de titres impies se retrouvent ainsi sur le marché romain.⁹³

La dissimulation peut s'opérer à l'intérieur même des textes. Ainsi, Gassendi feint-il de croire que la condamnation de Galilée n'engage que les cardinaux signataires et non l'Église universelle.⁹⁴ Le fidéisme, simulé ou sincère, peut être utilisé, selon les cas, comme garantie ou comme paravent. Cette attitude intellectuelle sépare nettement foi et raison qui opèrent, dès lors, dans deux champs

90 K. O. MEINSMAN, *op. cit.*, pp. 387, 392, 433 & 443.

91 Stephen GAUKROGER, *op. cit.*, p. 323.

92 René PINTARD, *op. cit.*, p. 305.

93 *Ibidem*, p. 219.

94 *Ibidem*, p. 301.

d'application totalement distincts. Le savant chrétien – où le savant incrédule se faisant passer pour chrétien – peut ainsi, après avoir protesté de son orthodoxie, user de sa *libertas philosophandi* afin de développer des idées hardies qui sapent parfois totalement les fondements du dogme. Dans le cas des fidéistes sincères, on aboutit alors à de grands écarts conceptuels semblables à ceux que réalisait au siècle précédent Pomponazzi qui, en tant que savant, croyait l'âme mortelle et, en tant que chrétien, la tenait pour immortelle. Cette zone incertaine de la pensée permet des camouflages qui résistent aux siècles. Le fidéisme de Bayle est-il simulé ou sincère ? En d'autres termes, Bayle est-il un calviniste sincère qui utilise le fidéisme comme une garantie contre le zèle outré des autorités... ou un athée déguisé qui utilise le fidéisme comme un paravent lui permettant de communiquer en toute discrétion avec une poignée de lecteurs déniaisés ? La question est encore débattue aujourd'hui.

La prudence ne s'impose pas que dans le cadre de l'organisation de la diffusion des idées. Le destin de leurs papiers privés, témoins dangereux d'amitiés malsaines ou d'inavouables opinions, préoccupent les savants qui tentent de faire disparaître, avant leur mort, les manuscrits inédits et les correspondances que pourraient découvrir les héritiers.⁹⁵

Certaines situations durent être particulièrement délicates à gérer. Spinoza a parfaitement conscience d'être le penseur le plus radical de son temps et il agit en conséquence. La vie de celui dont le sceau porte la mention *Caute* (« prudemment ») est marquée par la discrétion. Il multiplie les démenagements et vérifie sans cesse la fiabilité de ses interlocuteurs. Même ceux qui habitent sous son toit ignorent la nature de sa pensée.⁹⁶

La trajectoire des libertins érudits parisiens montre à quel point pensée libre et stratégies d'élévation sociale étaient incompatibles. Tous ces brillants esprits vont opérer au fil du siècle une

⁹⁵ C'est notamment le cas de Guy Patin, de Hobbes et de Spinoza. René PINTARD, *op. cit.*, p. 322 ; Noël MALCOLM, *op. cit.*, p. 36 & K. O. MEINSMA, *op. cit.*, pp. 470 & 485.

⁹⁶ K. O. MEINSMA, *op. cit.*, pp. 229, 423 & 463.

spectaculaire courbe rentrante que peut également partiellement expliquer la montée en puissance du pouvoir royal absolu. La Mothe Le Vayer qui est embauché par Richelieu et brigue une charge de précepteur du Dauphin renonce à ses libertinages. Naudé, devenu bibliothécaire de Mazarin, fera de même. Gassendi vieillissant affadit considérablement son système.⁹⁷

Au début du siècle suivant, la science moderne s'impose enfin. Le parcours de Newton permet d'estimer le chemin parcouru. Le savant anglais peut, sans soucis, mener son œuvre de philosophe au grand jour. S'il doit se cacher, c'est, paradoxalement, pour poursuivre des travaux consacrés à l'alchimie ou à l'eschatologie, des disciplines périmées ou en voie de péremption.

⁹⁷ René PINTARD, *op. cit.*, pp. 303, 414 & 503.